

Oh les beaux jours

Les beaux dimanches. Société Radio-Canada, 11 septembre
1966 – 8 août 2004

Sandrina Joseph

Number 228, September–October 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1969ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Joseph, S. (2009). Oh les beaux jours / *Les beaux dimanches*. Société Radio-Canada, 11 septembre 1966 – 8 août 2004. *Spirale*, (228), 124–125.

Oh les beaux jours

LES BEAUX DIMANCHES

Société Radio-Canada, 11 septembre 1966 – 8 août 2004.

In silent days was where you got real training — with directors shooting off the cuff and needing a gag in a split second. Now it's a sis job. They got English teachers working in pictures! What do they know?
— Francis Scott Fitzgerald

par SANDRINA JOSEPH

Il me faut, pour la revoir, fermer les yeux longtemps, traverser, sans m'y attarder, les souvenirs qui remontent les premiers et où je sais que je ne la trouverai pas, pousser plus loin, tête baissée, en me demandant où elle peut bien se tapir tout en sachant très bien pourquoi elle ne veut pas être trouvée. Généralement, j'abdique avant d'avoir mis le cœur à l'ouvrage, j'ouvre les yeux, puis l'album qui contient les plus vieilles photos. Là, je sais où elle se cache, je lui mets rapidement la main au collet, honteuse de ma lâcheté, de ma peur du souvenir de cette enfant-là.

La fillette éblouie que la caméra du père a saisie à huit, peut-être neuf ans. Sur le divan en chenille, elle est assise les jambes croisées, ses grosses lunettes rouges posées sur son nez ridiculement petit. C'est pourtant son sourire que l'on remarque d'abord. À côté, tassé tout contre elle et content, son chien, son compagnon d'infortune qui, curieux, fixe la caméra du père. Pas elle. Elle est photographiée de profil, tournée vers autre chose que l'objectif et qui se trouve droit devant elle, hors champ. C'est de là que vient son enchantement. Je sais fort bien de quoi il s'agit, le souvenir s'est extrait du marasme de la mémoire, de cette enfance qui, pour des raisons qu'elle connaît mais qu'elle ne comprend pas, n'a été qu'une très longue solitude malgré le père, la mère, la sœur.

Mais il y a toujours mon chien qui me tient compagnie. Et la télévision, amie aussi fidèle que le chien. Je la fixe, happée par son spectacle au

point où même la prise d'une photographie ne m'en détournera pas. Je regarde droit devant, par-delà ma personne, mon malheur.

Les jeux de l'amour et du hasard

Parmi les fréquentations télévisuelles de ma jeunesse, je me rappelle — avec plus de plaisir que de honte — les films d'Elvis affreusement doublés en français, ceux de la série *La panthère rose* que mon père ne pouvait s'empêcher d'écouter avec moi certains après-midi d'été même s'il faisait beau dehors, *Chapeau melon et bottes de cuir*, bien meilleure émission d'espionnage que *Mission impossible* que je jugeais trop sentencieuse, la lutte du samedi qui revenait à chaque semaine parce que, à chaque semaine, Dieu le voulait bien, le légendaire Carl Carmoni de l'émission « sportive » *Mini putt* et son célèbre *birdie* de 1100 \$ au 18^e trou du Mini-putt Versailles, *Clair de lune* où détectives privés et absurdité faisaient excellent ménage, le manga japonais *Lady Oscar* que j'aimais plus que tout le reste parce que je rêvais d'être cette femme soldat travestie en homme et prise dans la tourmente de la Révolution française alors que mes amies rêvaient d'être la copine de Simon Le Bon, et *Les beaux dimanches*, un choix manifestement singulier si l'on considère mes préférences télévisuelles d'alors (et d'aujourd'hui).

Si je ne suis jamais parvenue à me lester de mes mauvaises habitudes télévisuelles, si la télévision me soulage encore aujourd'hui du réel et de moi-même, je n'en ai pas moins choisi de consacrer mon existence à la littérature. Parce qu'à la bibliothèque municipale où j'empruntais chaque semaine des livres sélectionnés à l'aveuglette (eux aussi n'ont jamais cessé de me tenir compagnie), je suis tombée, à 15 ans, sur *Madame Bovary*. Et parce qu'à la télévision

d'État où je regardais chaque semaine *Les beaux dimanches*, j'ai vu, à 16 ans, *Le vrai monde?*. C'en était fait de mon avenir.

Saisir les livres et les idées, les faire circuler — particulièrement par le biais de l'enseignement —, c'est l'humble rôle qu'il m'est donné de jouer dans ce que j'appellerai (malgré le caractère douteux de l'expression) *le domaine culturel*. Je désire donc transmettre, mais d'abord, et fondamentalement, recevoir. Dès l'enfance, dès le jour où j'ai obtenu l'autorisation de parcourir seule ma petite ville dotoir à vélo, j'ai été prête à être séduite par ce que mes parents appelaient respectueusement « la culture ». J'allais vers elle lorsque j'enfourchais ma bicyclette pour emprunter à la bibliothèque municipale les romans de Mary Higgins Clark, pour lever le nez sur ceux de Pearl Buck, pour lorgner ceux de San-Antonio. J'ignore si, alors, je

la cherchais. J'ai tout de même su la reconnaître dans le roman de Flaubert non pas grâce à l'école ou à ma famille, mais à la télévision, nulle autre qu'elle. Car si je suis allée à la rencontre de la culture en fréquentant la bibliothèque tous les samedis (après la lutte télévisée, bien entendu), elle aussi a su trouver son chemin vers moi par le biais des *Beaux dimanches*. Cette culture-là, la vraie, ne m'était pas transmise par hasard, mais par les soins de gens instruits — dont je ne concevais pas l'existence — qui faisaient pour ma famille et moi des choix que nous n'aurions pas pu faire, et que nous étions prêts à recevoir avec curiosité, avec générosité, avec bonheur. Ce bonheur-là, nous ne l'avons pas encore oublié.

Le septième jour

Les beaux dimanches était effectivement pour ma famille et moi un



David Spriggs, *Axis of Power*, 2009

Acrylique sur pellicules translucides assemblées dans un caisson de plexiglas, 430 x 640 x 214 cm.

L'œuvre a été réalisée avec l'aide de la Sharjah Biennial 9. Collection privée. Avec l'aimable autorisation de la Galerie Art Mûr, Montréal.

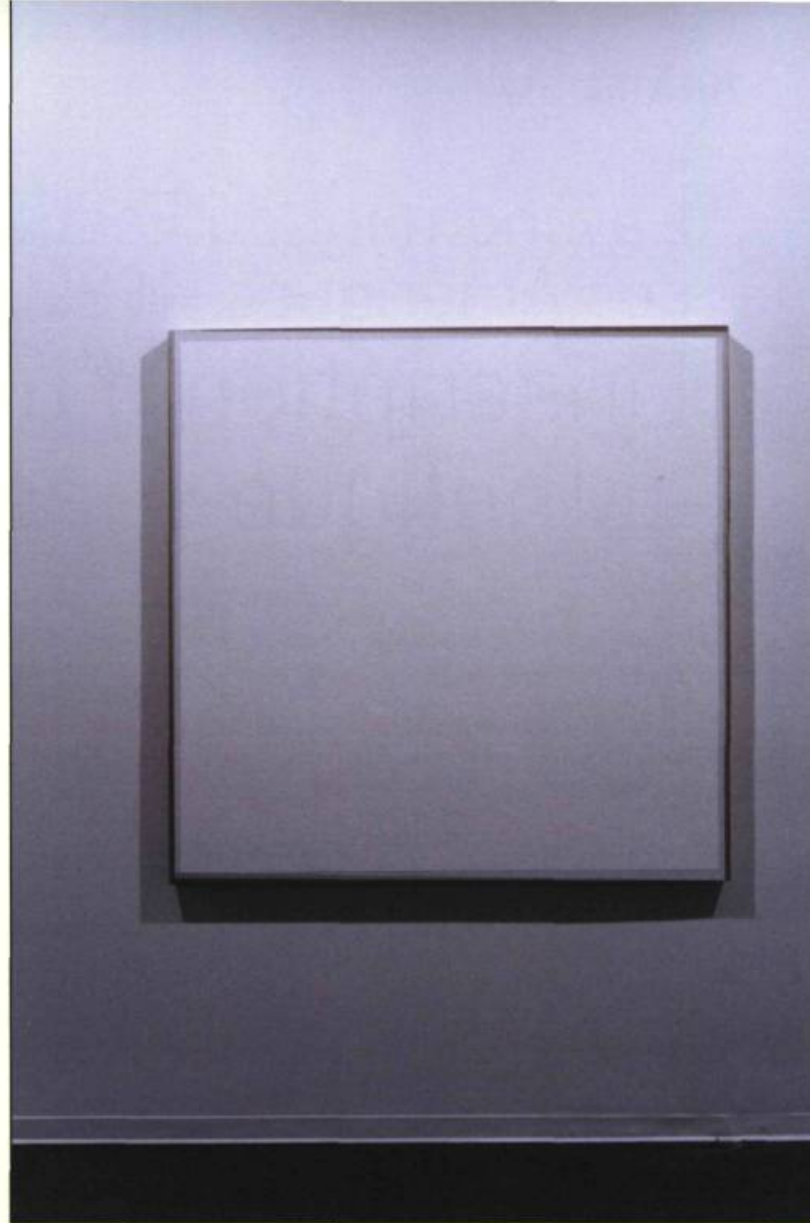
Chapelet en famille hebdomadaire. J'étais peut-être la seule d'entre nous à subir le terrible envoûtement de la télévision mais, le dimanche soir, je n'étais plus seule sur le divan en chenille. Il faut dire que la séduction n'opérait pas toujours, compte tenu de la variété de la programmation : les récitals de musique classique et concerts de musique jazz, les opéras et télé-théâtres, les spectacles de danse et d'humour, les documentaires et films de fiction échouaient parfois à nous intéresser même si nous étions habituellement silencieux, occupés à recevoir ce qui nous était offert, habités par l'envie de penser plutôt que d'en parler comme ou avec tout le monde. Émission-phare qui a su jouer son rôle de guide en empruntant la voix d'Henri Bergeron, présentateur de l'émission pendant dix-huit ans, *Les beaux dimanches* a pourtant perdu la faveur des administrateurs de Radio-Canada sans que l'on sache trop pourquoi. Comme le signale à ce propos Marc-André Labonté, « [c]'est à la mode de débiliter des émissions qui se voulaient culturelles et sérieuses pour les vendre au Québécois moyen, qui n'existe pas. Radio-Canada n'y échappe pas » (*Quartier libre*, 25 février 2009). Qui est-il, ce Québécois moyen au sujet duquel on nous rebat les oreilles, cet être sans identité et sans intérêt(s)?

Au fait, la disparition des *Beaux dimanches* a succédé à cette période où le dimanche a peu à peu perdu son statut de jour sacré, de jour férié. C'est en effet à cette même époque que, pour satisfaire les désirs du peuple qui (paraît-il) mourait d'envie de magasiner sept jours par semaine, le gouvernement a déréglé la fermeture des établissements commerciaux le dimanche. *Vox populi, vox Dei*. J'étais à l'époque vendeuse dans une boutique de chaussures située dans un grand centre commercial et mon statut d'employée à temps partiel m'a forcément valu de travailler tous les dimanches. Difficile de l'imaginer aujourd'hui tant les magasins sont peuplés le week-end, mais dans les premiers mois de cette déréglementation, le centre commercial (les Promenades Saint-Bruno, pour ne pas le nommer) était tout à fait désert le septième jour de la semaine. Je me rappelle ce dimanche

où, assise sur un escabeau derrière le comptoir de la caisse et occupée à rédiger un travail sur *Moderato cantabile*, j'ai compris que cette idée d'une virée dominicale dans les boutiques n'était pas celle des citoyens, mais des commerçants et du gouvernement. Les années leur ont du reste donné raison puisque nous n'avons pas tardé à collectivement nous approprier leur idée, soulagés de croire que, peut-être, ils connaissaient mieux que nous nos désirs, nos manques.

Il n'en va pas autrement avec l'émission qui occupe désormais la case horaire des *Beaux dimanches* à la télévision de Radio-Canada : *Tout le monde en parle* grâce à laquelle Guy A. Lepage a succédé à Henri Bergeron. Le site web de l'émission annonce d'ailleurs fièrement que Lepage, véritable champion de « l'actualité », sait poser des questions « soulev[ant] l'intérêt de chacun [sic] » tout en instaurant « une ambiance joviale et décontractée » dans laquelle ses invités « émettent leurs opinions » qui valent que ledit Québécois moyen s'y attarde.

Voilà à l'œuvre la démocratisation dans ce qu'elle a d'odieux : l'apologie d'une émission « culturelle » frivole et médiocre cautionnée par un public complaisant (celui dans le studio de *Tout le monde en parle* n'applaudit-il pas pour un oui ou un non?) parce que, l'en a-t-on convaincu, il ne mérite pas mieux. Exit, donc, Jacques Ferron, Hubert Aquin, Jacques Brault, Anne Hébert, Marie-Claire Blais, Gabrielle Roy qui ont, comme bien d'autres écrivains, fait leur apparition dans la programmation des *Beaux dimanches*. Exit aussi Carbone 14, La La La Human Steps, Frédéric Back, Anne Claire Poirier, André Brassard, Denise Pelletier qui, parmi tant d'autres artisans d'ici et d'ailleurs, actuels ou inactuels, y ont figuré. Force est de constater que, désormais, les artistes eux aussi chôment le septième jour après tout leur ouvrage de création. Il faut en rendre grâce à l'État qui a su donner aux Québécois ce qu'ils ne demandaient pas : non pas du pain et des jeux, mais du *shopping* sept jour sur sept et un fou du roi. Plus rien à respecter, sinon sa limite de crédit, plus rien à célébrer, sinon Manon (celle qui pèse su'l piton).



Stéphane La Rue, *Extension*, 2001-2004
Acrylique sur toile de lin, 134,6 x 134,6 cm.
Collection d'œuvres d'art de l'Université du Québec à Montréal.
Photo : Guy L'Heureux. Avec l'aimable autorisation
de la Galerie Roger Bellemare, Montréal.

Je m'aperçois que je risque incessamment (à moins que ce ne soit déjà fait) de basculer dans ce bon vieux discours nostalgique — et de mauvaise foi — voulant que « dans mon temps, les choses étaient tellement meilleures... » Or, dans mon temps, elles ne l'étaient pas. Les ondes d'alors étaient tout autant polluées que les ondes d'aujourd'hui, ce dont témoignent les émissions qui ont meublé ma jeunesse et que j'ai précédemment inventoriées à l'encontre de mon bon sens et de ma fierté. Mais il y avait *Les beaux dimanches* qui me promettait, comme quelques autres émissions de télé-

sion, une rencontre qui m'entraînerait au-delà du divertissement. À chaque semaine méconnaissable parce que jamais la même, cette émission-là a su me séduire par son caractère fondamentalement inactuel, par son parti pris pour l'art et la pensée, par son entêtement à me montrer un idéal à atteindre. Je garde depuis mes yeux fixés sur cet idéal (bien que la tentation de la télévision ait souvent raison de moi), solidement en selle, avançant à une cadence lente mais continue, patiente : je sais que la route est plus laborieuse que celle qui me menait jusqu'à la bibliothèque municipale. 🍷